

Commentaire rédigé (proposition de Chat GPT)
(J.M.G. Le Clézio, Ariane, extrait)

Ce texte décrit un paysage urbain désolé, où la nature et la vie semblent avoir déserté. On est confronté à une atmosphère lourde, presque irréelle, dans laquelle les personnages évoluent comme des fantômes. Le texte mêle des éléments réalistes à une impression d'abandon et de solitude. Voici une proposition de commentaire littéraire structuré selon les trois axes classiques : une introduction, un développement en trois parties, et une conclusion.

Le texte nous plonge dans un décor urbain dominé par une cité d'HLM, située au bord d'un fleuve asséché. L'auteur met en scène un paysage désolé, dominé par des structures de béton et la fumée toxique d'une usine de crémation. Il développe une atmosphère où l'absence de vie, le vide et l'isolement semblent omniprésents, créant une impression de désenchantement. Ce passage nous invite à réfléchir à la déshumanisation des lieux urbains, à la solitude des habitants et à l'écrasement de la nature dans ces espaces.

Ainsi, nous analyserons comment l'auteur crée ce décor apocalyptique à travers une écriture imagée et évocatrice, comment il rend palpable l'absence de vie et d'interactions humaines, et enfin comment la nature, bien qu'absente ou défigurée, joue un rôle crucial dans cette atmosphère suffocante.

*
* *

Dès les premières lignes, l'auteur dresse le tableau d'une cité des HLM isolée et sinistre. La description de cette « cité en elle-même » avec ses « grandes falaises de béton gris » plonge immédiatement le lecteur dans un environnement étouffant. L'architecture des immeubles est comparée à des « falaises », un terme habituellement réservé aux paysages naturels, mais ici associé à un élément purement industriel et artificiel. Cette image suggère un lieu impénétrable, froid et monumental.

Le « goudron », la « poussière » et les « galets » du fleuve asséché renforcent la sensation d'un lieu désert, inhospitalier, où la vie semble avoir disparu. La répétition de l'adverbe « loin » (dans « loin de la mer, loin de la ville, loin de la liberté ») souligne l'isolement extrême de la cité, un endroit coupé du monde, presque hors de la civilisation.

Le cadre géographique est donc déshumanisé, vidé de toute chaleur humaine ou naturelle, renforcé par la présence constante de l'usine de crémation qui « laisse flotter son nuage âcre et lourd », métaphore de la mort qui imprègne ce paysage.

*
* *

Dans cet environnement oppressant, les personnages qui habitent ou fréquentent la cité sont décrits comme des « fantômes sans ombre », suggérant leur effacement et leur inexistence presque palpable. La comparaison des êtres humains à des fantômes appuie l'idée qu'ils ne sont plus que des silhouettes vides, sans substance. Ces « hommes, femmes, enfants, chiens » sont « insaisissables », ils semblent se fondre dans le décor, incapables de se rencontrer ou d'interagir les uns avec les autres.

L'auteur évoque également la possibilité que « personne » ne vive réellement dans ces immeubles. Cette hypothèse renforce la dimension presque onirique du texte, où l'on ne sait plus si ces personnes existent véritablement ou si elles ne sont que des projections d'une cité morte. Les cages d'escaliers et ascenseurs évoqués sont eux-mêmes vides, tout comme les parkings, renforçant l'idée d'un lieu déserté.

Ainsi, à travers ces descriptions, l'auteur met en lumière l'isolement et l'aliénation des habitants. Ils sont réduits à des êtres fantomatiques, sans âme, dans une cité qui les enferme et les éloigne les uns des autres.

*
* *

Le rôle de la nature dans le texte est central, mais elle apparaît sous une forme dégradée ou absente. Le « fleuve sec », les « collines de pierres », le « géranium brûlé » sont autant d'images qui montrent une nature dépourvue de vie, asséchée, ravagée. L'absence d'oiseaux, de mouches ou de sauterelles évoque un écosystème en panne, incapable de se maintenir dans ce paysage déshumanisé.

Seule la présence d'une « coccinelle égarée » vient rompre cette monotonie désespérante. Cependant, même cette coccinelle semble condamnée à errer sans but, cherchant en vain un espace où la vie pourrait reprendre. Elle s'approche des « bacs à fleurs pleins de terre craquelée », où un « géranium brûlé » symbolise une nature étouffée, incapable de s'épanouir.

Ainsi, la nature, bien que présente, n'est qu'un reflet de la désolation ambiante. L'usine de crémation, à travers sa « fumée » omniprésente, contribue à étouffer la vie, qu'elle soit humaine ou naturelle.

*
* *

Ce texte présente une vision apocalyptique d'une cité des HLM, où la vie semble avoir déserté, tant sur le plan humain que naturel. À travers des descriptions oppressantes et des images saisissantes, l'auteur nous invite à réfléchir à la déshumanisation des espaces urbains modernes, à l'isolement des individus et à l'écrasement de la nature. Ce paysage, dominé par le béton, la poussière et la fumée, devient un symbole d'une société où l'homme, comme la nature, est réduit à l'état de fantôme, incapable de s'épanouir dans cet environnement hostile et désolé.